

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

(LAZARISTES)

ET DE LA COMPAGNIE

DES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME 102 — ANNÉE 1937.



A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

1937

BERCEAU DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Depuis plus de 15 ans, en sa réunion annuelle l'Amicale des anciens élèves et professeurs entend, et plus tard lit et relit avec profit Le rapport moral que présente la plume ailée et spirituelle de son secrétaire perpétuel M. Théobald Lalanne. Chaque année (honni soit qui mal y pense), en des traits saupoudrés de malice et relevés, sans y prétendre, de leçons profitables, le tableau évoque le passé et silhouette le présent, en un esprit de bonne humeur et d'édification profonde. Bien malheureux en effet celui qui, lisant ces lignes, ne saisirait pas la note, édifiante sans mièvrerie ; le tremblement de l'âme ; la délicate émotion toute proche, sous les notations malicieuses de l'observateur et l'allusion rapide du tableau.

Soulignons ici dans cette revue du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul, en 1936, cette figure sympathique du bon coadjuteur de la Mission — Frère Papik¹ — : un trésor qui, simplement, a poursuivi dans l'humilité et la joie, une vie de dévouement et de travail. Qui donc ne comprend, s'insérant dans toute une chaîne, la valeur de tels exemples et de tels témoignages vécus dans la famille de saint Vincent de Paul ?

F. C.

...Cette année [1936], nous avons député vers l'A. O. T., je veux dire l'*Amicale d'outre-tombe*, un groupe plus important que d'habitude : cinq de nos amis nous ont quittés ; des anciens parmi les anciens. Nos jeunes

1. Légendaire, comme la figure, ce surnom était couramment employé pour désigner le Frère *Valentin Peszdevsek* : né à Wierstein, diocèse de Lavant (*Maribor*, Yougoslavie) le 2 février 1861, il fut admis dans la Congrégation le 11 décembre 1886, y prononça les vœux le 12 décembre 1888 ; ayant passé sa vie au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul, il y mourut le 4 mars 1936.

irrévérencieux ont pris la coutume de classer l'Amicale en deux âges géologiques : se basant sur une particularité bien secondaire du crâne, ils distinguent couramment l'âge de la pierre *polie* (XIX^e siècle) et celui de la pierre *moussue* (XX^e siècle). Cette fois la mort a été logique et nos défunts étaient plutôt du *premier* âge.

Nous avons d'abord perdu un de nos ancêtres : M. Saucès ; mais combien jeune encore de cœur et d'esprit. Son intégrité éprouvée pendant quarante ans en avait fait à Bayonne un homme d'affaires indiscuté. Par un travail acharné, il avait acquis une compétence peu commune en matière de droit pratique, si bien qu'au Palais sa taille et sa science lui avaient valu le sobriquet aimable de « *petit Dalloz* ». En matière financière on le prenait volontiers comme conseiller technique, surtout dans le monde ecclésiastique, fonction délicate où il se montra comme ailleurs irréprochable et heureux. Il relevait la corporation compromise dans les mêmes milieux par de trop illustres confrères ou condisciples. Il avait songé à se retirer au Berceau et en avait même prévu les détails, il y a quelques années. Mais les restes d'une ardeur inlassable ne lui auraient pas permis d'y rester, et sagement il prit sur place une demi-retraite, qui lui permit encore d'obliger ses nombreux amis. Il est mort pieusement comme il avait vécu, à Saint-Bernard.

Nous avons donc là-haut un camarade auprès de Zachée et de saint Mathieu, mais nous n'avons personne dans le groupe des *confesseurs pontifes*. C'est Mgr Clerc-Renaud qui désormais nous y représentera. Et il est représentatif : « Je vous envoie un petit Hercule », écrivait de lui le bon Chartreux qui l'aiguilla vers le Berceau. En 93, il partait pour la Chine comme beaucoup des nôtres. Il y travailla d'abord sous les ordres d'un autre ancien, lyonnais comme lui : M. Gonon. Il

était à la bonne école et à son tour devint un directeur de district remarquable. Vingt ans plus tard, il succédait à Mgr Vic comme vicaire apostolique du Kiang-Si ; il fit de la très bonne besogne, mais après la guerre, le manque de sujets français obligea à faire appel à des Lazaristes américains, et Mgr Clerc-Renaud leur passa la direction du Vicariat. Il se retira à Bordeaux, où le voisinage le ramena souvent à Dax et au Berceau.

Un peu plus jeune et orienté vers d'autres activités était notre grand ami, le secrétaire général de la Congrégation, M. Coste. Il vint à l'*Orphelinat* après la mort prématurée de sa mère, et les sœurs se souvinrent longtemps de sa première étude. On lui avait donné un porte-plume et un cahier. Il pencha la tête qu'il ne releva plus, tira la langue et écrivit jusqu'au moment de la sortie. Depuis... il a continué. La série des cahiers qu'il a noircis, dans ses années de professorat, faisait fléchir les étagères de son bureau et de sa bibliothèque. Un essai de bibliographie des études qu'il a publiées comporte 115 numéros et on ne répond pas qu'elle soit complète. Plâtré sur sa couche de moribond, il avait fait installer en travers du lit une table où il corrigeait encore des épreuves. Tous ces travaux de circonstance, de polémique ou de commande n'étaient pas d'égale valeur littéraire, mais tous portaient la marque d'un labeur acharné et consciencieux, de la sincérité historique la plus scrupuleuse.

Le merveilleux c'est qu'il ait pu fournir cette somme de travail avec les débris de santé qui lui restaient. On sait la brutale franchise de M. Péchaud lui remettant un vieux bréviaire au jour de son sous-diaconat : « Tenez, vous n'auriez pas le temps d'en user un neuf : celui-là vous suffira bien ». Dix fois les médecins avaient prononcé qu'il ne passerait pas l'année ou le mois.

Il haussait les épaules, entreprenait un nouvel ouvrage et enterrait le médecin.

Le merveilleux c'est encore qu'il n'ait pas cherché dans ses travaux et dans ses souffrances une excuse à un certain isolement : il resta malgré tout l'homme le plus sociable du monde. On eût dit qu'il n'avait autre chose à faire qu'à vous écouter, vous sourire et vous rendre service, aussi longtemps que vous vouliez bien abuser de lui, et surtout si vous veniez du Berceau ou de sa part. L'Académie française lui a décerné, en 1922, le *prix Berger* et, en 1933, le *Grand Prix Gobert*. Il est à croire que saint Vincent, dont il a parlé si pertinemment, lui a réservé une récompense plus appréciable encore.

Plus près de nous, à Dax, s'est éteint, octogénaire, M. Paul Cardin, professeur émérite d'un certain nombre de nos générations. Il avait payé *un peu plus* que d'autres cette rançon presque inévitable du célibat qu'est l'originalité. Une de ses douces manies était la phobie du courant d'air, poussée aux limites de l'invraisemblable. Il n'a jamais fait sa classe qu'entre les trois surfaces d'un paravent ; il tournait les pages du missel, sans brusquerie, pour ne pas provoquer de remous atmosphériques, et s'enrhuma *rétrospectivement*, parce que son malin de servant s'excusa de ce que pendant toute la messe il avait laissé ouverte... *la porte* de la Sainte Table ! — « Ah ! je sentais bien quelque chose », fit-il sans réfléchir. Après quoi, de la meilleure foi du monde, il s'en allait pêcher sous l'arche d'un pont.

A ces exagérations près, c'était un *professeur-né*, d'un esprit très clair, consciencieux, exigeant et obtenant de nous un maximum de travail qui aujourd'hui paraîtrait inhumain. Et nous trouvions tout naturel ces trois devoirs par étude et ces quatre leçons que chacun venait impitoyablement réciter devant le fameux

paravent. Avec des manuels grossiers et des méthodes encore barbares, il obtenait des résultats remarquables. Ajoutons qu'il avait au plus haut point le souci de nos âmes d'enfant. Quelques excentricités ne sauraient lui enlever le mérite de très réelles qualités.

Enfin, nous avons perdu un des types les plus représentatifs du vieux Berceau : le bon *frère Valentin* qui, avant l'ère des pétrins mécaniques, avait pétri de ses rudes bras le pain de *quarante-deux* générations. Tout a été dit sur sa piété profonde et simple, son dévouement inlassable et souriant, son amour de l'enfance, mais on ne sait pas assez son attachement à l'œuvre et à la seconde patrie qu'il s'était choisie librement. Quand vint la guerre et que, sujet autrichien, il se vit suspecté, traqué, expulsé, il éprouva l'une des plus grandes douleurs de sa vie et, la mort dans l'âme, partit pour son pays, comme un exilé. Nous avons perdu toute trace, mais très vite après l'Armistice, nous reçûmes la plus invraisemblable et la plus indéchiffrable des lettres : les mots étaient découpés en syllabes et l'orthographe était si bizarre que l'œil ne retrouvait aucune des combinaisons connues. Alors l'un d'entre nous s'appliqua à prononcer de son mieux ces éléments phonétiques, tandis que les autres, les yeux fermés, essayaient de grouper ces sonorités et d'en faire jaillir un sens. Et le sens était si sublime que la lettre aurait mérité d'être relue à genoux. Le bon frère Valentin, en des termes d'une humilité et d'une délicatesse infinie, suppliait qu'on lui permît de venir achever ses jours au Berceau et d'y employer ses dernières forces. Il n'y avait qu'un mot de fierté pour souligner que, Yougoslave, il était maintenant l'allié de la France. Quand il revint, il éclatait de bonheur et sa pelle à enfourner lui fut douce à la main, plus que ne le fut jamais une crosse d'évêque ou un bâton de maréchal.

Quelques mois après, c'était la fête du Berceau avec la réunion officielle du Conseil d'Administration des Orphelinats et des Hospices, dont le Préfet et le Sous-Préfet sont membres d'office. Ils n'y assistent pas ; mais comme il pendait encore quelques fils de ce qui avait été *l'union sacrée*, le Sous-Préfet de Dax nous fit l'honneur exceptionnel d'accepter l'invitation et de prendre place aux côtés de l'Evêque. En attendant l'heure, on avait confié le personnage officiel à votre secrétaire, avec mission de le piloter dans la maison qu'il était heureux de connaître, sinon d'inspecter. C'était un ancien combattant, sympathique, d'esprit large et sans préjugés, à peine un peu gêné sur le terrain extrêmement cléricalisé qu'il n'était pas accoutumé à fouler.

On commença par la boulangerie et on lui narra l'odyssée du frère. Cela lui parut très bien ; mais l'esprit administratif reprenant ses droits, il demanda si nous nous y retrouvions à faire le pain nous-mêmes, tous comptes faits et le boulanger payé. — « Mais, c'est que le boulanger n'est pas payé du tout ; il a fait vœu de pauvreté, travaille au pair pour le bon Dieu, et ne touche pas un centime ». M. le Sous-Préfet écarquilla les yeux ; comme les termes employés étaient étranges il n'insista pas, mais commença à soupçonner que tout cela pouvait être fort beau.

On arriva à l'étable où un bon vieux édenté s'occupait à traire les vaches avec des gestes doux et des mots tendres, qui avaient l'air de ravir les patientes.

— Et celui-là aussi est au pair ? s'enquit le visiteur.

— C'est beaucoup mieux, monsieur le Préfet. Il s'est retiré ici avec sa meilleure vache et un pécule important dont il a constitué héritier l'Orphelinat de la maison. Il s'est réservé toutefois un prélèvement annuel sur les rentes, avec lequel le jour de sa fête, pour la saint

Étienne, il offre un dessert de marrons aux 200 enfants de la maisonnée. Tout le reste, capital et travail, il l'abandonne et avec amour.

Près de là, un porcher, fidèle et dévoué comme Eumée, « le divin porcher » de l'Odyssée, pour épargner le maïs de la grange, faisait bouillir d'énormes brassées d'onagre aux larges fleurs jaunes, qu'il avait cueillies sur les talus de la voie et dont il savait friand le troupeau de ses nourrissons.

— Celui-là, Monsieur le Préfet, est plus exigeant. Il travaille pour son tabac et par surcroît pour la fierté de régner sur la plus belle porcherie de la région.

Dans un coin de la basse-cour, une petite vieille, proprette et agile, surveillait aussi la cuisine de 300 poules ; mais elle était désespérément triste et avait commencé une neuvaine, disait-elle, parce qu'une épidémie semblait vouloir se déclarer dans son poulailler. C'était la femme du vacher et elle travaillait aux mêmes conditions. M. le Sous-Préfet ne se hasarda pas à demander ce qu'était « *une neuvaine* ».

Il voulut ensuite visiter les cuisines et trouva là trois religieuses qui s'étaient levées à 4 heures, avaient allumé leurs fourneaux, à 4 h. 1/4 et ne les avaient quittés que pour aller à la chapelle. Elles allaient ainsi durant des années, sans autre congé qu'une retraite annuelle ; le tout pour l'honneur d'une robe si lourde et si solide qu'elle leur durerait toute la vie, et si après leur mort on ne la donnait pas à une autre, c'est qu'elles tenaient à l'emporter dans le cercueil, comme leur robe de noce. M. le Sous-Préfet cessa de demander si elles étaient au pair.

La buanderie s'ouvrait à côté, une bonne sœur surveillait le séchoir où éclatait, éblouissant, le seul objet de luxe de la maison : les cornettes immaculées que, la veille, Nausicaa chrétienne, elle avait brassées hardiment dans les baquets mousseux des lessives.

— Ce blanc la change, M. le Préfet, autrefois elle travaillait dans l'encre d'imprimerie : c'est la fille de Perrin, l'éditeur parisien ». M. le Sous-Préfet se retourna pour bredouiller un « Au revoir, Madame » et souleva son képi brodé, dont il était de moins en moins fier.

Puis on croisa des bouviers volontaires, expulsés de chez eux par des belles-filles acariâtres ; de vieux professeurs qui, dans une administration d'Etat auraient émargé depuis longtemps aux pensions et retraites et qui, ici, continuaient indéfiniment à commenter Démosthène et Lucrèce, aux appointements maximum de 10 fr. par mois ; des directeurs et directrices qui, merveille ! n'avaient pas d'appointement du tout.

M. le Sous-Préfet pénétrait dans un monde insoupçonné et déraisonnable, où la logique humaine perdait ses droits. Mais il était de bonne foi : il comprit qu'il ne comprenait pas tout et que tout de même il n'avait qu'à admirer. Il le fit. Quand il entendit, au Conseil, le prix de la journée d'hospitalisation qui, à confort égal, était le tiers de celui des établissements similaires d'Etat, il déclara que les administrations officielles pourraient prendre ici des leçons d'économie, d'ordre et de désintéressement.

Son inspection avait eu quelque chose de symbolique. Pendant trois quarts d'heure s'était renouvelée cette rencontre, ou ce heurt, entre l'administration pure et la charité pure. Elle aurait pu aussi bien être plaisante et il eût suffi, à un Courteline, de cinq ou six phrases prudhommesques, prêtées à propos au sous-préfet, pour créer une scène irrésistible. Mais il y avait aussi du tragique dans cette confrontation de deux mondes, qui étaient différents et qui pouvaient devenir opposés. Déjà alors, mais surtout aujourd'hui, on doit se demander si « ceci tuera cela ». La *cornette* ou la *casquette* ? Des cœurs ou des guichets métalliques ? Des âmes ou

des numéros ? La pensée fait frémir que ces sentiments infiniments délicats, ces floraisons exquisés d'humanité et de chrétienté pourraient être dispersées et détruites. Et pourtant nous courons vers l'Etat totalitaire où tout ce qui n'est pas d'Etat doit disparaître. Et la charité, pas plus que la sainteté, la justice, la vérité, la liberté ne peuvent être d'Etat sans se renoncer et se contredire. Et alors — même au cas où le progrès matériel dût en être quelque peu accéléré, ce qui n'est pas sûr et a si peu d'importance ; même au cas où le bonheur terrestre pourrait en être augmenté et fabriqué en série, ce que personne ne croit — si ce progrès matériel doit commencer par anéantir le troisième monde dont parle Pascal, celui du cœur et de la charité, celui-là seul qui, au-dessus même de la pensée, fonde la suprême dignité de l'homme, alors, périsse ce progrès qui ne serait qu'une lamentable régression et un écroulement dans le matérialisme de l'idéal vraiment humain.

Le Berceau est un de ces innombrables lieux géométriques où fleurit ce troisième ordre. Serait-il menacé ? Quels que soient les nuages qui puissent s'amonceler sur sa coupole dans des temps prochains, nous terminerons cette 17^e assemblée par un acte de foi en la Providence et en la pérennité de notre Berceau.

Th[éobald] LALANNE.

GRENAY (Pas-de-Calais)

LA MISSION CHEZ LES MINEURS : décembre 1936

La Mission de Grenay était placée sous le patronage de Marie Immaculée et de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : il fallait exprimer cela d'une façon sensible. Les Filles de la Charité s'en sont chargées et très bien